

Mino Faïta

Jean-François Vérove

**Le temps du sacrifice,  
du deuil  
et de la reconnaissance  
durant la Grande Guerre**

*Editions de l'Astronome*

## Avant-propos

Avec ce volume se clôt notre trilogie consacrée à la Grande Guerre. De tous ceux auxquels la France a participé, ce conflit est le plus meurtrier. Toutes les études chiffrées, nombreuses, évaluent l'ampleur du sacrifice humain. À raison de 900 morts par jour en moyenne, sur toute la durée de la guerre la France a perdu 1,4 millions d'hommes, soit presque 17 % des mobilisés, même si tous ne sont pas morts au combat. Au-delà de ce dénombrement, tout ce qui est rapporté dans notre ouvrage permet de mesurer l'incroyable désastre humain qu'a constitué la Grande Guerre pour les combattants comme pour les civils. Les soldats ont dû se convaincre du bien-fondé de leur sacrifice, lourd travail de conscience aussi pour leur familles. Les soldats survivants et surtout les proches des victimes ont dû affronter un deuil de guerre, éprouvant, impossible à vivre pour certains. C'est toute la société qui doit répondre aux questions posées par l'épreuve du deuil de masse. Comme toutes les régions françaises, la Savoie paie elle aussi un prix humain élevé, elle sera au cœur de notre étude aux fins d'illustration.

Sous l'angle de l'assistance et de la reconnaissance, c'est encore la figure du combattant qui s'impose en premier lieu. Mais l'homme n'est plus en armes, il a quitté les tranchées, il est mort ou alors blessé, prisonnier ou encore confiné dans le vide d'un asile psychiatrique. À ses côtés ou derrière lui, on trouve ses proches, la société puis l'État, pour le secourir dans un premier temps, puis l'observer, le juger et progressivement l'ignorer. Pour lui, les siens, ses compagnons débute un autre

combat, celui de la reconnaissance, celle de la République que légitime l'engagement pris par ceux partis pour la défendre et en ont payé le prix fort, celui de la vie. Mais également un État législateur précautionneux, soupçonneux, vérifiant sans cesse ses moyens, plus enclin à distribuer les médailles que l'argent. Conservateur aussi, reléguant souvent dans l'ombre nombre de combattants et combattantes sans armes, celles et ceux de l'arrière, engagés sur le front de la production. Des hommes et des femmes qui devront engager d'autres luttes afin d'obtenir droit à réparation matérielle et morale.

# **Sacrifice et deuil**

Jean-François Vérove

## Introduction de la 1<sup>ère</sup> partie

Lorsque la mobilisation est décrétée le 1<sup>er</sup> août 1914, la population est frappée d'incrédulité ; on a mieux à faire que la guerre. Pourtant, des hommes jeunes vont mourir en très grand nombre sans avoir accompli leur vie. Un siècle après, l'immense hécatombe de la Grande Guerre choque encore les esprits, c'est pourquoi, au-delà des émotions suscitées, on éprouve le besoin de comprendre. Or, les causes de ce sacrifice sont multiples et imbriquées, constituant un ensemble cohérent qui pouvait rendre presque acceptable, à ce moment-là, l'idée de faire la guerre et d'y perdre la vie. Les combattants savoyards ont obéi à cette logique implacable qui les dépassait eux aussi.

Dans le même temps, par son caractère de masse la mort change de sens : immense est l'hécatombe, immense est le deuil. Or, dans l'*habitus* social, le mort n'est mort que lorsqu'il est enseveli selon les règles. En Savoie, comme dans toutes les régions et les pays belligérants, le deuil de guerre perturbe grandement ce processus de deuil du temps de paix connu de tous.

MINISTÈRE DE LA GUERRE  
Service Intérieur

BUREAU  
des  
ARCHIVES ADMINISTRATIVES

Modèle No 1 bis

*N. P. 6723*

AVIS DE DÉCÈS

*Document à remettre  
à la famille*

Paris, le 8 Juin 1917.

*Cornu Marcel Alexandre* Caporal venu  
du 11<sup>e</sup> B<sup>ta</sup> de Ch<sup>ps</sup> N<sup>o</sup> 220 Amersy s. 1916

filz de \_\_\_\_\_ et de \_\_\_\_\_

né le 27 juillet 1896 à *Sallanches (H<sup>e</sup> Savoie)*

est signalé sur un document

parvenu aux Archives de la Guerre, comme étant décédé

le 6 Mai 1917. *Kronacher Friezen* Secteur  
du Chemin des Dames.

POUR LE MINISTRE,

Signé: *Illisible.*

pour copie en forme.

pour Le Chef de Bureau Spécial de Comptabilité du Dépôt  
du Service Intérieur de Ch<sup>ps</sup> à pied



*09*

*09*

## Chapitre I

### Le sacrifice de masse des soldats de la Grande Guerre

*La nuit descend comme un agenouillement  
Et ceux qui vont mourir demain s'agenouillent  
Humblement  
L'ombre est douce sur la neige  
La nuit descend sans sourire  
Ombre des temps qui précède et poursuit l'avenir*  
**Guillaume Apollinaire**

Sacrifice. Le mot est assez vite utilisé par les combattants, mais il est prononcé dès avant la guerre par les autorités, et intégré ensuite au vocabulaire des populations civiles. Ce discours du sacrifice s'impose partout car le mot donne du sens à la guerre : on n'y meurt pas pour rien. Dans des rites anciens, le sacrifice maintenait l'intégrité du groupe en assurant sa survie face à un danger. Mais le sacrifice présente un double visage : celui des « sacrifiés » qui s'offrent ou sont offerts en sacrifice et celui des « sacrificants » qui, ayant autorité pour le faire, offrent volontairement des vies à la mort tout en restant à l'abri. C'est la victime qui les remplace : lors d'une bataille, elle seule pénètre dans la sphère dangereuse du sacrifice. Lors de la Grande Guerre, à cause de la dimension exceptionnelle de la mort de masse, on est loin d'un rituel, mais on est bien dans les termes du sacrifice. Que ce soit avant, pendant ou après la guerre, des justifications lui ont été apportées.

## **LA MOBILISATION, OU LE SACRIFICE IMAGINÉ**

Lorsque le tocsin appelle les mobilisables, personne ne peut envisager la portée de l'immense sacrifice qui sera exigé d'eux ; on se contente d'imaginer la guerre à venir. Les images de propagande bien connues ont pu laisser croire que la guerre était acceptée avec enthousiasme puisque l'Union sacrée l'avait très vite emporté dans l'opinion lors de la déclaration de guerre. La logique consistait à dire ensuite que les soldats avaient donc sacrifié leur vie volontairement. Mais la réalité de ce qui est pensé et ressenti par les mobilisés est plus complexe.

### **Mobilisation et Union sacrée : en août 1914, la guerre semble acceptée**

Le contenu des différentes sources est à recevoir avec prudence. Les préfets soulignent le « courage tranquille » de leurs concitoyens. Certains parlent d'enthousiasme et de fleurs au fusil, mais, inspirés par la propagande officielle, ils sont rares et peu crédibles compte tenu de la masse des témoignages traduisant un vécu plus dramatique. En vrai, c'est plutôt la consternation qui l'emporte, mais des pensées contradictoires traversent les consciences : pleurer ou se réjouir ?

Un article de l'hebdomadaire local *Le Rochois* traduit parfaitement cette tension intérieure vécue par les acteurs du jour lorsqu'il décrit le déroulement de la mobilisation à La Roche-sur-Foron et Annecy : « Le samedi 1<sup>er</sup> août, on apprend dans l'après-midi, par télégramme, que la France a décrété la mobilisation générale ; la nouvelle est aussitôt annoncée aux populations par le tocsin et le tambour public [...]. À travers la ville, la gravité et la tristesse se lisent sur tous les visages. Le même soir à Annecy, à 8 heures 30 comme tous les samedis, a lieu une grande manifestation patriotique au passage de la retraite militaire : la musique militaire du 30<sup>e</sup> R.I. s'arrête en plusieurs points de la ville et joue « *La Marseillaise* », « *Le Chant du Départ* » ; la foule acclame son armée. Le dimanche 2 août [...]



des communiqués officiels sont affichés à La Roche, précisant les modalités d'appel des réservistes [...]. Le 3 août, (...) on peut voir des petits groupes de réservistes à l'air grave qui montent vers la gare, certains accompagnés de leur épouse et de leurs enfants. [...] À 9 heures va partir un premier train de 25 wagons, qui emportera 700 à 800 réservistes. »<sup>1</sup>

Ce récit résume assez bien l'esprit dans lequel s'est déroulée la mobilisation dans toutes les communes de France. D'abord, ce sont bien les réservistes qui sont concernés par la mobilisation. Au total, en France, 3,8 millions d'entre eux rejoignent, pratiquement du jour au lendemain, les 800 000 conscrits déjà en service actif dans les casernes, soit 4,6 millions de soldats français qui sont de suite engagés dans la guerre ; il sera ensuite nécessaire de mobiliser jusqu'à près de 8 millions d'hommes. C'est doublement impressionnant : on sait maintenant que cette guerre sera une guerre de masse, et, d'autre part, on constate que, même sans enthousiasme, les hommes obéissent instantanément à l'ordre de mobilisation (1,5 % d'entre eux seulement ne le firent pas pour des raisons diverses). Retenons ensuite de ce récit le caractère binaire des sentiments, entre accablement et résignation, celle-ci se transformant vite en détermination. L'affichage collectif d'un nationalisme bon teint autour des chants patriotiques confirme l'Union sacrée à La Roche. Au même moment, le soldat Joseph Dépéry de Scionzier affirme lui aussi sa détermination dans un courrier adressé à ses parents : « Je vais bien et j'espère que les suites me seront pas trop fatales. [...] Notre rôle est dur mais nous l'accomplirons avec courage. »<sup>2</sup> Cette lettre laisse poindre, par ailleurs, une angoisse sourde. Même s'il ne s'appesantit pas, le soldat soulève clairement l'éventualité de sa mort. Souvent, les proches expriment également cette angoisse de la perte au moment de la mobilisation. On ne peut pas encore imaginer ce que sera le deuil de guerre, mais comment ne pas avoir cette lucidité-là.

---

1 *Les Amis du vieux La Roche* N°13 p.10.

2 A.M. Cluses. Document non coté.

Fernand Lugand, marié l'année précédente, a 26 ans quand la guerre commence. Il participera aux combats du Hartmannswillerkopf. Blessé très grièvement en avril 1916, il est renvoyé dans ses foyers et redevient douanier à Séez, en Savoie, en 1921. Il rédige plus tard un récit tiré de son expérience de la guerre à partir de ses souvenirs et de notes prises au jour le jour. Il livre un témoignage riche et clair qu'il adresse à sa deuxième fille, Andrée, où il ne manque pas d'évoquer sa mobilisation : « Ta maman me prépara les vivres nécessaires et les yeux mouillés de larmes, nous entassâmes sans mot dire, dans mon havresac, le matériel du soldat en campagne. »<sup>3</sup> Loin de la joie et de l'euphorie de la propagande, on est plutôt dans le désarroi ainsi que dans les émotions provoquées par la séparation et la crainte de ne pas revenir.

Bien d'autres témoignages confirmeraient la même dualité de sentiments au moment de la mobilisation. D'un côté, on éprouve intimement des angoisses légitimes, diverses selon la personnalité, l'histoire personnelle, ou les convictions de chacun. De l'autre côté, la collectivité emporte l'individu dans un enivrement nationaliste et seule l'unanimité patriotique peut être exhibée. La première complexité d'analyse est là : chacun est intérieurement clivé. On ne souhaitait pas la guerre, mais passée la stupeur, on l'accepte parce qu'on est sous le regard des autres ; c'est toute la nation qui va être soumise à cette terrible épreuve. On pense et on vit l'entrée en guerre collectivement d'abord. En Savoie, comme ailleurs, l'idée de guerre, et donc du sacrifice de soi, semble acceptée. Comment le comprendre ?

« La foule acclame *son* armée » rapporte le journaliste de *La Roche* le jour de la mobilisation à Annecy. Cette affection pour l'armée n'est pas seulement locale. À partir de 1870, la III<sup>e</sup> République, dont l'implantation en France a été difficile, s'efforce de rassembler l'opinion autour de chantiers communs. L'armée en est un. Pendant des décennies, la République a tissé des liens forts entre les français et leur armée, pour en faire une

---

<sup>3</sup> Fernand Lugand. *Carnets de guerre d'un « poilu » savoyard*. La Fontaine de Siloé 2001 p.44.

« arche sainte ». L'expression est du nationaliste Paul Déroulède, mais telle avait été l'intention très politique de la III<sup>e</sup> République : faire comprendre que l'armée émane de la Nation et qu'elle en exprime donc les caractères essentiels. Dans la même logique, les références à la Révolution et à l'Empire napoléonien s'étaient multipliées afin d'enraciner la République dans un passé militaire glorieux, flatteur pour l'orgueil national après la défaite de 1870. Un large consensus s'était fait dans l'opinion française qui se passionnait pour tout ce qui touchait au militaire. L'armée était littéralement adulée jusqu'à l'aveuglement, comme l'avait montré l'affaire Dreyfus. Cette militarisation de la culture républicaine s'était faite en parallèle d'un autre grand chantier de la III<sup>e</sup> République : l'installation progressive de la démocratie. Rapporté au domaine militaire, ce fut le choix d'une armée de conscription plutôt qu'une armée de métier. Ainsi fut imposé le service militaire « universel » par une loi de 1872 selon laquelle « lorsqu'en France un citoyen est né, il est né soldat »<sup>4</sup>. La loi de juillet 1889 avait un peu modifié la précédente sur un principe encore plus égalitaire : la durée du service, réduite à trois ans, était la même pour tous sans distinction de classe ou de métier et plaçait la mission de défense entre les mains de la Nation<sup>5</sup>. Tout français reconnu bon pour le service passait donc trois années dans l'armée active, mais restait mobilisable pendant onze ans en tant que réserviste. Ensuite, il était intégrable pendant six ans dans l'armée territoriale. Finalement, c'est donc seulement à 45 ans que le citoyen français était dégagé de tout service militaire, ce qui explique que de nombreux soldats d'un certain âge, pères de famille, aient fait partie des victimes. Les citoyens-soldats étaient liés par un contrat moral d'honneur militaire, et aussi par un contrat politique, à l'armée et à la République. Ainsi, le fait que des civils se transmutent en soldats du jour au lendemain est perçu comme une évidence lors

---

4 Hervé Drévillon. *L'individu et la guerre. Du chevalier Bayard au soldat inconnu*. Éd. Belin 2013 p.237.

5 Ibidem. p.252.

de la mobilisation : c'est un ordre auquel on obéit sans discuter. Partir pour la guerre est déjà intégré dans les têtes.

Les Savoyards, annexés à la France depuis à peine plus d'un demi-siècle, auraient pu se montrer moins dociles, mais ce ne fut pas le cas. Conformément au traité de 1860, les Savoyards peuvent être mobilisés car la France est attaquée ; c'est l'Allemagne qui déclare la guerre à la France le 3 août 1914. Et puis, pour remettre les choses en perspective, la Savoie était vite devenue stratégiquement française, comme nous le rappelle Christian Sorrel : « À peine plus d'un demi-siècle après l'Annexion dont les notables républicains ont célébré avec faste le cinquantenaire en 1910, l'identité française de la Savoie est ancrée dans la mentalité collective mais ce patriotisme sincère est étranger aux idées nationalistes dont le renouveau, sensible parmi les classes dirigeantes urbaines entre 1910 et 1914, n'a guère influencé les ruraux. [...] la conscription a fait connaître aux jeunes Savoyards la vie militaire, intense dans des départements frontaliers. L'adhésion de l'Italie à la Triple Alliance en 1882 avait en effet conduit le gouvernement français à développer les garnisons urbaines (3 000 hommes à Chambéry, 2 000 à Annecy en 1914), à accélérer les travaux de fortifications de la Maurienne et de la Tarentaise et à organiser une armée alpine rapidement populaire. »<sup>6</sup> Maintenant habitués au port de l'uniforme et à une présence forte de l'armée française, les Savoyards, aux sentiments régionalistes pourtant profondément ancrés, s'inscrivent dans le droit fil du patriotisme français.

Être citoyen-soldat dans le cadre d'une conscription était presque un jeu qui permettait de sortir du cadre habituel de son existence pendant les années de service militaire. Faire la guerre n'est plus un jeu, on peut y perdre la vie. Intimement, chaque soldat le sait. Comment consent-il à ce sacrifice ultime ?

---

<sup>6</sup> Christian Sorrel. *La Savoie 1914-1918*. Revue trimestrielle historique Chambéry SSHA *L'Histoire en Savoie* n° 84, 1986 p.9.

# Table des matières

	Page
<b>Avant-propos</b>	<b>5</b>
<b><u>Sacrifice et deuil</u></b>	<b>7</b>
<b>Introduction de la 1<sup>ère</sup> partie</b>	<b>9</b>
<b>Chapitre I - Le sacrifice de masse</b> des soldats de la Grande Guerre	<b>11</b>
<b>LA MOBILISATION, OU LE SACRIFICE IMAGINÉ</b>	<b>12</b>
Mobilisation et Union sacrée : en août 1914, la guerre semble acceptée	<b>12</b>
Sacrifier sa vie, sacrifier des vies	<b>17</b>
<b>LA GUERRE RÉELLE, OU LE SACRIFICE DE MASSE</b>	<b>21</b>
Du tocsin au glas : la mort de masse dès le début du conflit	<b>22</b>
Le sacrifice pendant la guerre longue : croire en la guerre jusqu'au bout	<b>32</b>
Un « retour des autels ? » : religion et sacrifice patriotique	<b>37</b>
<b>Chapitre II - La Grande Guerre et l'immensité du deuil</b>	<b>43</b>
<b>LE DEUIL AU FRONT, UN DEUIL DE SOLDATS</b>	<b>44</b>
Un deuil improvisé dans l'urgence des combats Un processus de deuil moins sommaire en arrière-front	<b>49</b>
<b>LE DEUIL DE L'ARRIÈRE, IMMENSE ET PARFOIS         IMPOSSIBLE</b>	<b>52</b>
Le deuil du temps de paix, connu de tous Le deuil privé du temps de guerre est-il impossible ?	<b>54</b>
Le deuil de guerre collectif, les familles et les tombes	<b>62</b>
<b>DU DEUIL À LA MÉMOIRE</b>	<b>76</b>
Les monuments aux morts : « Une fonction de transfert de deuil ? »	<b>77</b>
Comment séparer deuil et mémoire ?	<b>82</b>
Le deuil transgénérationnel, ou le retour à l'intime	<b>84</b>
<b>Conclusion de la 1<sup>ère</sup> partie</b>	<b>89</b>

<b><u>De l'assistance à la reconnaissance</u></b>	91
<b>Introduction de la 2<sup>e</sup> partie</b>	93
<b>Chapitre I - Le devoir d'assistance</b>	95
L'urgence : accueillir et soigner	95
Nourrir et vêtir	100
Réparer et former	106
<b>Chapitre II - Vous avez dit la guerre ?</b>	111
Soigner, oui mais...	112
Cette guerre est incroyable !	116
Je veux voir la guerre	118
<b>Chapitre III - La République reconnaissante</b>	121
Signes et insignes de la reconnaissance	121
La loi Lugol : de l'assistance à la réparation	123
L'argent aux veuves, pourquoi faire ?	126
Les orphelins, enfants des héros et pupilles de la Nation	128
Les femmes : travailleuses intérimaires ?	130
Enfin citoyennes ?	134
<b>Chapitre IV - En marge de l'honneur</b>	137
Le prisonnier, un combattant improbable	137
Être prisonnier, une destinée de masse et d'assistance	138
Être prisonnier, une chance ?	140
Être captif sous le regard de la Nation	147
Le rapatriement, un retour en dignité ?	149
La reconnaissance, des mots à la chose	151
L'aliénation mentale ou la blessure invisible	153
L'hôpital psychiatrique de Bassens en Savoie	154
Le prix de la douleur	156
Morts et non morts pour la France	159
<b>Conclusion de la 2<sup>e</sup> partie</b>	163
<i>Appendices :</i>	
Remerciements	164
Sigles et abréviations	164
Illustrations	164

© Éditions de l'Astronome 2015  
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
strictement réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-916147-90-1  
ISSN 1959-3821

Dépôt légal novembre 2015

Achévé d'imprimer  
en novembre 2015  
en U.E. par Printcorp  
22000 Saint-Brieuc (F)

pour le compte des  
Éditions de l'Astronome  
74200 Thonon-les-Bains (F)  
[www.editions-astronome.com](http://www.editions-astronome.com)